de tripoli de Bilin, en Bohême, contient plus de quarante milliards de carapaces de gaillonelles. Des dépôts de ce genre existent en France, dans le département de l'Ardèche; on en trouve aussi dans plusieurs localités de l'Allemagne, de la Bohême, de la Laponie, de la Toscane, à l'île Maurice, etc. On les exploite en grand pour en extraire le tripoli qui sert à décaper les métaux. On peut, du reste, obtenir un tripoli artificiel, blanc, sec, âpre sous les doigts, bien homogène et d'un emploi excellent, par la calcination de quelques espèces de *diatomées*, notamment de la fragilaire pectinale et de la navicule verte. La terre argileuse à *diatomées*, de Berlin et des autres localités, donne, par le pétrissage et la cuisson, des briques d'une qualité supérieure et en même temps d'une telle légèreté qu'elles peuvent nager sur l'eau.

DIATOMIQUE adj. (di-a-to-mi-ke — du préf. *di*, et de *atomique*). Chim. Syn. de BIATOMIQUE.

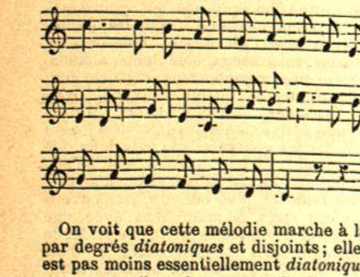
DIATON s. m. (di-a-ton — du gr. *dia*, entre, et de *ton*). Mus. Intervalle qui sépare deux tons successifs.

DIATONIQUE adj. (di-a-to-ni-ke — du gr. *dia*, entre; *tonos*, ton). Mus. Qui procède par tons et demi-tons naturels : *Gamme* DIATONIQUE. *Intervalle* DIATONIQUE.

— s. m. Gamme diatonique.

— **Encycl.** Quelques écrivains ont dit à tort que le système musical moderne employait trois genres : le genre *diatonique*, le chromatique et l'enharmonique. En réalité, un seul de ces genres est usité, le *diatonique*, que l'on se borne à entremêler souvent avec le genre chromatique et fort rarement avec l'enharmonique. Et ce qui prouve bien que nous n'employons qu'un seul genre, tempéré parfois par les deux genres chromatique et enharmonique, mais que ces derniers ne sauraient être considérés comme formant eux-mêmes chacun un genre particulier, c'est que tous les morceaux de musique moderne sans exception (et par musique moderne nous entendons celle qui a été composée depuis la formation de la gamme, c'est-à-dire depuis près de dix siècles) sont écrits dans le genre *diatonique* et qu'on ne trouverait pas un seul morceau conçu d'un bout à l'autre dans le genre chromatique ou l'enharmonique. La constitution de notre gamme et les sensations qu'elle fait naître s'y opposent formellement, et notre oreille ne saurait supporter cet excès d'intervalles microscopiques.

Ceci dit, constatons que le genre *diatonique* est celui qui procède par degrés conjoints, c'est-à-dire par tons et demi-tons naturels, sans altération et suivant la place qu'ils occupent dans la gamme ou échelle *diatonique*. On sait que notre gamme majeure contient deux demi-tons, dont le premier est placé entre le troisième et le quatrième degré (*mi-fa* dans la gamme d'*ut*), et le second entre le septième et le huitième degré (*si-ut*). On comprend donc qu'un morceau composé entièrement dans le genre *diatonique* ne modulerait pas, et c'est précisément pour pouvoir moduler qu'on a recours à l'élément chromatique, qui se caractérise par l'altération des notes, par l'écart ou le rapprochement des intervalles. Mais on se tromperait si l'on croyait que le genre *diatonique* ne peut procéder que par degrés *diatoniques* ou conjoints; du moment que, dans un morceau, on ne sort pas un instant de la tonalité établie dès la première mesure, qu'on n'altère aucune des notes dont il est composé; en un mot, du moment qu'on ne module pas, même de façon passagère, la mélodie peut comprendre les intervalles les plus disjoints sans cesser un instant d'être *diatonique*. Ainsi, un dessin mélodique comme celui-ci, dans le ton d'*ut* majeur, est essentiellement *diatonique;* nous choisissons exprès un air très-connu, celui de *Bon voyage, monsieur Dumollet :*



On voit que cette mélodie marche à la fois par degrés *diatoniques* et disjoints; elle n'en est pas moins essentiellement *diatonique*.

Au reste, il ne faut pas confondre, dans les modulations, le genre *diatonique* avec le chromatique. Si, par exemple, dans le cours d'un morceau, on veut passer du ton d'*ut* dans le ton de *fa*, le *si* subit une altération d'un demi-ton et devient bémol, de naturel qu'il était; mais ce n'est là qu'un changement de gamme; si l'on reste dans le ton de *fa*, le genre *diatonique* n'est atteint en aucune façon, et l'on peut seulement constater la présence d'un intervalle chromatique. Il n'en serait évidemment pas de même si l'on voulait monter une gamme d'*ut* à *ut* en employant tous les demi-tons contenus dans cet intervalle d'octave; évidemment, ici, le passage serait chromatique, quand même l'on resterait dans le ton d'*ut*.

DIATONIQUEMENT adv. (di-a-to-ni-keman — rad. *diatonique*). Mus. D'une manière diatonique, par tons et demi-tons naturels : *Procéder* DIATONIQUEMENT.

DIATRAGACANTHE s. m. (di-a-tra-ga-kan-te — du gr. *dia*, avec; *tragacanthos*, arbrisseau qui produit la gomme adragante). Pharm. Poudre adoucissante peu usitée, qui est composée d'amidon, de sucre, de réglisse, de semences froides majeures, de graines de pavot blanc et de gomme adragante et arabique.

DIATRÉSIE s. f. (di-a-tré-zî — du gr. *diatrêsis*, ouverture). Pathol. Perforation : DIATRÉSIE *de l'estomac.* ‖ Peu usité.

DIATRÈTE s. f. (di-a-trè-te — du gr. *dia*, à travers; *teirô*, j'use). Archéol. Nom donné à des vases antiques de cristal ou de pierre précieuse, ornés de sujets en relief appliqués et travaillés à jour.

DIATRIBE s. f. (di-a-tri-be — gr. *diatribê*, proprement broiement, et par ext. examen critique). Critique amère et violente : *Les* DIATRIBES *sont moins faites pour exulcérer qu'une épigramme fine et mordante.* (Volt.) *On ne détruit pas une religion, une Eglise, un sacerdoce par des persécutions et des* DIATRIBES. (Proudh.) ‖ A signifié Dissertation critique.

— **Encycl.** On donne aujourd'hui ce nom à une critique amère et violente; mais il signifiait autrefois simplement une dissertation critique, comme le mot grec διατριβή. On le trouve encore avec ce sens dans le *Dictionnaire de Trévoux*, où l'on cite un ouvrage de J.-C. Boulenger, intitulé : *Diatribæ in Casauboni Exercitationes de rebus sacris* (Lyon, 1617, in-fol.). Plusieurs autres érudits du XVIe et du XVIIe siècle ont donné des titres analogues à des écrits de controverse littéraire ou théologique. La signification actuelle du mot *diatribe* n'a donc guère plus de cent ans. On n'en peut dire autant de la chose, et, sous quelque titre qu'on la désigne, il est facile de la rencontrer chez les savants et les polémistes des âges antérieurs. Pour ne prendre que les exemples les plus fameux, on sait avec quelle violence, quel débordement d'injures Jules-César Scaliger attaquait Erasme, et Scioppius, Joseph Scaliger. N'est-ce pas encore une véritable *diatribe* que la *Doctrine curieuse* du P. Garasse (1623), où beaucoup de poëtes et d'écrivains du temps sont, sous prétexte de critique, traités de bélîtres et de coquins, où les preuves et les faits sont remplacés par des insultes grossières? Le même jésuite portait en chaire cette fougue de *diatribe*. Les traits satiriques et les quolibets étaient le condiment de ses sermons comme de ses écrits. Il ne fut en cela que le continuateur des Raulin, des Menot, des Maillard; car l'éloquence catholique était depuis longtemps un mélange bouffon des citations les plus diverses, de textes sacrés et de phrases païennes, d'enseignements divins et d'anecdotes grossières, de dogmes religieux et de rancunes politiques. Au temps de la Ligue, toutes les églises avaient retenti de *diatribes* contre le roi de France Henri III et contre le roi de Navarre, qui devait être Henri IV.

C'est sans doute dans le ton, d'ordinaire injurieux, de la dissertation littéraire qu'il faut chercher l'origine du sens de critique amère et violente donné, vers le milieu du XVIIIe siècle, au mot *diatribe*, pris auparavant en bonne part, comme synonyme de dissertation, et il est probable que ce sens exista assez longtemps dans la langue avant de passer dans les dictionnaires. Voltaire arbora franchement le mot avec sa signification nouvelle, dans la *Diatribe du docteur Akakia, médecin du pape* (Rome-Berlin, 1752, in-8°). Cet écrit est un modèle du genre. Il est dirigé contre Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, dont bien des théories philosophiques ou scientifiques prêtaient au ridicule. Le prétendu médecin du pape y disait, entre autres choses : « Il est démontré que ce n'est pas le respectable président qui est l'auteur des livres qu'on lui attribue; car cet admirable philosophe, qui a découvert que la nature agit toujours par les lois les plus simples, et qui ajoute si sagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire la peine de lire deux fois la même chose dans le livre intitulé ses *Œuvres* et dans celui qu'on appelle ses *Lettres*. Le tiers au moins de ce volume est copié mot pour mot dans l'autre... On me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ses libraires : il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye le médecin quand malheureusement le malade ne guérit point... Quoi! seriez-vous jaloux, même des médecins? Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, 1,200 ducats de pension pour avoir parlé de mathématiques et de métaphysique, pour avoir disséqué deux crapauds et s'être fait peindre avec un bonnet fourré, si le trésorier venait lui tenir ce langage : Monsieur, on vous retranche 100 ducats pour avoir écrit qu'il y a des astres faits comme des meules de moulin, 100 autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, et porter *ses attentats jusqu'au soleil* même; 100 autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or et de diamant* tomberont sur la terre; vous êtes taxé à 300 ducats pour avoir affirmé que les enfants se forment par attraction dans le ventre de la mère, que l'œil gauche attire la jambe droite, etc. On ne peut vous retrancher moins de 400 ducats pour avoir imaginé de connaître la nature de l'âme par le moyen de l'opium, et en disséquant des têtes de géant, etc.? Il est clair que le pauvre philosophe perdrait toute sa pension. »

Le grand Frédéric, voulant garantir du ridicule l'Académie qu'il avait formée et le président qu'il avait choisi, fit brûler la *Diatribe du docteur Akakia*. C'est en rappelant ce fait que M. Eugène Pelletan disait au Corps législatif, dans la séance du 22 février 1867 : « Voltaire se retourna en souriant vers Frédéric : « Et ces quatre petits » déserteurs qui arrivent à l'heure qu'il est en » Hollande! » En effet, il avait envoyé d'avance à Amsterdam quatre exemplaires de l'édition proscrite; un libraire les publia et ils coururent l'Europe. » Voltaire d'ailleurs ne s'arrêta pas dans ses attaques contre Maupertuis; il publia encore à l'adresse de ce savant : le *Projet de paix*, l'*Art de bien argumenter, par un capitaine de cavalerie*, la *Lettre au secrétaire éternel*, l'*Homme aux quarante écus*, le petit poëme des *Deux siècles*. Plusieurs opuscules de Voltaire, auxquels l'auteur donna le titre de *Diatribes*, ne sont plus dans le genre du libelle diffamatoire, comme la *Diatribe du docteur Akakia*. Ainsi les quatre *diatribes* dont il fit suivre la *Défense de mon oncle* (1767) touchent à des points de philosophie et d'histoire ancienne; le ton satirique y règne, mais elles n'attaquent pas directement un ouvrage ou une personne. Celle qui est intitulée : *Il faut prendre un parti* (1772) offre la discussion du principe d'action ou de l'existence de Dieu, et celle qui est adressée *A l'auteur des Ephémérides* (1775) renferme une leçon d'économie politique.

Mais combien de pages du philosophe de Ferney touchent à la *diatribe* sans en porter le titre! Combien d'autres écrivains, avec moins d'esprit et de finesse, avec moins de puissance mais non moins d'aigreur, ont, sous prétexte de critique, lancé contre leurs ennemis ou leurs justiciables de violentes *diatribes!* Pour ne citer que les plus fameux, il faut nommer Fréron et Geoffroy. Ils portent l'un et l'autre attachée à leur mémoire, comme un trait fixé pour toujours dans la blessure, une de ces épigrammes cruelles qui ne s'oublient pas; Fréron, les vers si connus qui se terminent ainsi :

> Que pensez-vous qu'il arriva?
> Ce fut le serpent qui creva.

Geoffroy, le quatrain suivant, qui exprime une pensée analogue :

> « Nous venons de perdre Geoffroy.
> — Il est mort? — Ce soir on l'inhume.
> — De quel mal? — Je ne sais. — Je le devine, moi :
> L'imprudent, par mégarde, aura sucé sa plume! »

De notre temps, il est entré dans le commerce des lettres plus de calme et de douceur. Cependant nous avons vu un biographe se créer un succès momentané avec de petits livres à couverture jaune, dont un grand nombre n'étaient que des *diatribes* assez maladroitement composées; nous avons vu aussi sortir d'une plume catholique, sous les titres de *Libres penseurs*, d'*Odeurs de Paris*, etc., des *diatribes* où le talent ne compensait pas les injures violentes, les termes grossiers, l'esprit de dénigrement substitué à la charité chrétienne.

Il n'est donc pas nécessaire qu'un livre porte le titre de *diatribe* pour mériter ce nom dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui. La *diatribe* peut aussi ne pas former un volume et s'étaler dans les colonnes d'un journal. Elle peut encore n'être que la parole parlée, et se glisser dans les sermons de la chaire, dans les discours de la tribune ou du barreau. Cette généralité d'acception distingue la *diatribe* du pamphlet et du libelle, qui ont des sens plus restreints.

DIATRIBER v. n. ou intr. (di-a-tri-bé — rad. *diatribe*). Ecrire des diatribes. ‖ Peu usité.

DIATRION s. m. (di-a-tri-on — du gr. *dia*, avec; *treis*, trois). Pharm. Poudre dans laquelle entraient trois substances différentes.

DIATRITAIRE s. m. (di-a-tri-tè-re — du gr. *dia*, avec; *tritos*, troisième). Méd. Membre d'une secte de médecins qui ne donnaient des aliments à leur malade que de trois en trois jours.

— Adjectiv. Qui appartient à la secte des diatritaires : *Médecin* DIATRITAIRE.

DIATRITE s. f. (di-a-tri-te — du gr. *dia*, entre; *tritos*, troisième). Méd. Diète de trois jours.

DIATROPE s. m. (di-a-tro-pe — du gr. *dia*, au travers; *trepô*, je tourne). Bot. Syn. de BUPLÈVRE, genre d'ombellifères.

DIATRYPÈZE s. f. (di-a-tri-pè-ze — du gr. *dia*, avec; *trupaô*, je perce). Chir. Espèce de suture du crâne.

DIATURBITH s. m. (di-a-tur-bitt — du gr. *dia*, avec, et de *turbith*). Pharm. Poudre purgative et anthelminthique, composée de turbith, de rhubarbe, d'hermodacte, de scammonée, d'anis, de jusquiame et de cannelle.

DIATYPOSE s. f. (di-a-ti-pô-ze — gr. *diatupôsis;* de *dia*, avec; *tuptô*, je frappe). Rhétor. Syn. peu usité de HYPOTYPOSE.

— Rhétor. Figure plus connue sous le nom d'HYPOTYPOSE.

DIAUGIE s. f. (di-ô-jî — du gr. *diaugeia*, transparence). Entom. Genre d'insectes diptères, à corps transparent, qui habitent le Brésil.

DIAULE s. m. (di-ô-le — gr. *diaulê;* de *dis*, deux fois, et *aulê*, espace). Métrol. anc. Double stade, ou étendue de 400 mètres environ. ‖ Stade que le coureur, dans les jeux de la Grèce, devait parcourir en allant et en revenant.

— Adjectiv. *Course diaule*, Celle dans laquelle le coureur parcourait le diaule ou double stade.

DIAULE s. f. (di-ô-le — du préf. *di*, et du gr. *aulos*, flûte). Antiq. gr. Flûte double, qui avait deux corps.

— Adjectiv. : *Flûte* DIAULE.

DIAULÉION s. m. (di-ô-lé-ion — rad. *diaule*). Antiq. gr. Air qu'on jouait sur la flûte diaule.

DIAULODROME s. m. (di-ô-lo-dro-me — de *diaule*, et du gr. *dromos*, coureur). Antiq. gr. Celui qui, dans les jeux, parcourait deux fois le stade, une fois en allant, une fois en revenant.

DIAVOLINO s. m. (dia-vo-li-no — mot ital. qui signif. *petit diable*). Espèce de bonbon italien.

DIAZ ou **DIAS** (Barthélemy ou Bartholomé), célèbre navigateur portugais, mort en 1500. Simple gentilhomme et chevalier de la maison royale à la cour du roi Juan II, il fut nommé, en 1486, commandant d'une expédition composée de deux vaisseaux et destinée à continuer les découvertes des Santarem, des Fernando Po, des d'Aveira, etc. Barthélemy Diaz mit à la voile à la fin du mois d'août 1486. Arrivé à Sierra-Parda, à environ deux degrés au delà du tropique méridional, et à 120 lieues au delà du point le plus éloigné reconnu par tous les précédents navigateurs, il y éleva une croix portant les armes de Portugal. Alors, avec un courage digne de la grande entreprise qu'il allait tenter, il se dirigea directement au sud par la pleine mer et perdit bientôt la terre de vue. Jeté enfin à l'est par de violentes tempêtes, il s'approcha d'une baie qu'il nomma *dos Vaqueros* ou *des Bergers*, à cause des nombreux troupeaux de moutons que les naturels gardaient sur le rivage. Il se trouvait alors à 40 lieues à l'est du cap, qu'il doubla sans s'en apercevoir. Continuant sa route à l'est, il atteignit une île à laquelle il donna le nom de *Santa-Cruz*, en mémoire d'une deuxième croix qu'il y éleva. De temps en temps il débarquait des nègres, qu'il avait amenés avec lui de Portugal et qui étaient vêtus d'habits magnifiques afin d'attirer sur eux l'attention et le respect des naturels. Il leur donna aussi des marchandises de diverses espèces, susceptibles d'être échangées contre les produits du pays, et il leur recommanda surtout de faire des recherches concernant le fabuleux prêtre Jean; mais les naturels étaient si sauvages et si timides qu'on n'apprit absolument rien d'eux. Lorsque la flotte, alors réduite à deux vaisseaux, atteignit la baie de Lagoa, le mécontentement des équipages éclata enfin ouvertement; tous les matelots demandèrent à retourner dans leur pays. Les provisions de bord étaient épuisées; le petit bâtiment qui en contenait d'autres avait disparu pendant les tempêtes. Barthélemy Diaz, ignorant qu'il avait déjà doublé le cap qu'il cherchait, eut beaucoup de peine à décider les mutins à continuer leur voyage 25 lieues plus loin, leur représentant combien il serait honteux pour eux de retourner dans leur patrie sans avoir réussi. La côte inclinait alors directement à l'est. Les Portugais arrivèrent enfin à l'embouchure d'une rivière qu'ils appelèrent le *Rio do Infante*, aujourd'hui la grande rivière des Poissons. Mais quelles ne furent pas la joie et la surprise de Diaz et de ses compagnons lorsqu'en revenant le long de la côte, cruellement désappointés et mécontents, ils aperçurent tout à coup ce promontoire qu'ils avaient si longtemps cherché en vain! Ils y érigèrent une autre croix et dédièrent ce lieu à saint Philippe. Pour comble de bonheur, ils retrouvèrent le petit bâtiment d'approvisionnements qu'ils avaient perdu, mais dont l'équipage était réduit à quatre hommes, tous les autres ayant été massacrés par les sauvages de la côte. En mémoire des violentes tempêtes qu'il avait essuyées près du promontoire méridional, Barthélemy Diaz lui donna le nom de *Cabo tormentoso* (ou *cap des Tempêtes*), que le roi de Portugal changea plus tard en celui de *Cabo de buen esperanza* (ou *cap de Bonne-Espérance*), afin de ne pas décourager les navigateurs par un nom aussi effrayant, car il espérait retirer de grands avantages de cette nouvelle découverte. Après avoir déterminé avec soin et exactitude la position du cap, Barthélemy Diaz retourna à Lisbonne, où il arriva au mois de décembre 1487, avec la gloire d'avoir découvert environ 300 lieues de côtes. Bien accueilli d'abord à la cour de Portugal, Diaz ne tarda pas à se voir préférer Vasco de Gama, sous les ordres duquel il fut nommé, en 1497, au commandement d'une caravelle dans son escadre expéditionnaire. Trois ans plus tard, à la suite du retour de Vasco de Gama, un armement considérable, composé de treize navires, montés par de nombreux équipages et abondamment pourvus de tout ce que l'expérience navale jugeait nécessaire à cette époque pour les expéditions de long cours, partit de Lisbonne sous le commandement de Pedro Alvarez Cabral, auquel s'étaient joints bon nombre d'officiers habiles et expérimentés, et parmi ceux-ci Barthélemy Diaz. L'expédition débuta avec succès, et Cabral ayant découvert, par le 17e degré de latitude sud, une terre inconnue, en prit possession au nom de la couronne de Portugal et lui donna le nom de *Santa-Cruz*, en mémoire de la croix qu'il y éleva et qui est encore soigneusement conservée au Brésil : cette terre inconnue, c'était le Brésil. Après cette importante découverte, Cabral et ses compagnons firent voile pour le cap de Bonne-Espérance; mais les plus terribles orages vinrent fondre à ce moment sur nos hardis navigateurs. Des ouragans furieux et une mer déchaînée les assaillirent sans relâche pendant vingt jours consécutifs. Quatre navires sombrèrent sous le gros temps, et parmi eux celui que montait Barthélemy Diaz. C'est ainsi que mourut l'intrépide marin qui avait découvert le premier le cap de Bonne-Espérance. Il ne lui fut pas donné de connaître dans toute son étendue le prix de la découverte à laquelle il avait contribué d'une manière si efficace. Quant à l'oubli dans lequel la cour de Portugal laissa Diaz, en négligeant de lui conférer des distinctions égales à son mérite et à ses services, Camoëns l'en a noblement vengé en l'immortalisant dans son chant V. Le grand poëte élève la mort de l'illustre navigateur au niveau des événements les plus célèbres, en le représentant comme englouti dans les abîmes de l'Océan pour satisfaire la vengeance du sombre génie du cap des Tempêtes, troublé par lui dans sa domination orageuse.

DIAZ DE NOVAES (Paul), capitaine portugais, petit-fils du précédent, mort en 1589. Il s'était à maintes reprises signalé par son courage, lorsqu'en 1574 il fut mis par don Sébastien à la tête d'une expédition composée de sept navires et nommé gouverneur général d'Angola, qu'il était chargé de conquérir. Il débarqua à Loanda, y fonda la ville de Saint-Paul; puis, à la tête d'environ 400 hommes, il s'établit dans le territoire d'Angola, fit construire la citadelle d'Anzelle, à environ 10 lieues de la côte, et jeta les fondements de l'important village de Calumbo. Attaqué tout à coup par le roi d'Angola, en 1577, Diaz marcha contre lui avec 150 Européens et deux pièces de campagne, écrasa son armée, relativement nombreuse, près d'Anzelle, en 1578, conquit l'Itamba en 1581, ainsi qu'une partie du pays de Quissama, vainquit de nouveau le roi d'Angola et ses alliés en 1583, et fonda le préside de Massangano. Ayant reçu d'Europe un renfort de 200 hommes, le vaillant Diaz fit la conquête du Golunga et se disposait à envahir le Dongo lorsque la mort vint le frapper.

DIAZ (Miguel), explorateur espagnol, né en Aragon dans la seconde moitié du XVe siècle, mort vers 1514. Il prit part à la seconde expédition de Colomb. Un duel qu'il eut à Saint-Domingue, en 1495, l'obligea de se réfugier dans la partie méridionale de l'île, où il épousa la reine de la tribu autochthone. En conséquence des renseignements qu'il reçut de sa femme, et avec l'aide de Barthélemy Colomb, gouverneur de la colonie, il découvrit les mines de Saint-Christophe, et contribua, plus tard, à la fondation de Nueva-Isabella (depuis Santo-Domingo), dans le voisinage des districts aurifères. Il fut jusqu'à sa mort l'un des plus fidèles partisans de Christophe Colomb.

DIAZ (Juan), martyr espagnol du XVIe siècle, né à Cuenza (Nouvelle-Castille) en 1510. Il fit ses études à l'université d'Alcala, alors dans toute sa splendeur, puis à Paris, au collége de France, où il rencontra Ignace de Loyola, Calvin et Servet aux leçons de Vatable et de Danès. Peu à peu Diaz fut amené par ses études mêmes à considérer comme vérité évangélique la réforme de Luther et de Calvin. Instruit par les bûchers qui se succédaient sur la place Maubert et par la mort même de son plus cher ami, Dryander, il résolut de quitter la France comme ses condisciples Math. Budé, Jean Crespin, Ch. de Jonvillers, et il arriva à Genève en 1545. Il fut logé chez le secrétaire de Calvin, Nic. de Gallars, et admis dans l'intimité du réformateur. Après avoir visité les principales Eglises de la Suisse protestante, il alla se fixer à Strasbourg, où il abjura solennellement le catholicisme; malheureusement, parmi les assistants se trouvait un autre Espagnol, le théologien Malvenda. Diaz, entraîné par son zèle, voulut bientôt après accompagner Bucer au colloque de Ratisbonne, où il s'attendait à rencontrer des théologiens de son pays et à confesser publiquement sa foi. Le premier qu'il y rencontra fut Malvenda, qui chercha d'abord à le ramener à la foi catholique par les prières et par les menaces. Puis il écrivit au confesseur de Charles-Quint pour lui dénoncer « l'apostat espagnol, plus dangereux à lui seul que dix mille hérétiques allemands. » Par un étrange contraste, Diaz avait un frère, Alonzo, qui, non-seulement était catholique, mais attaché à l'Inquisition à Rome. Ayant appris l'abjuration de Juan et sa présence parmi les théologiens protestants à Ratisbonne, il quitte soudain l'Italie, accompagné d'un sicaire à ses gages, vient trouver son frère à Neubourg, petite ville du Palatinat, tâche de le ramener d'abord au catholicisme par des promesses et des exhortations; puis, feignant tout à coup d'être converti, il veut l'entraîner en Italie sous prétexte d'y faire une propagande plus utile qu'en Allemagne. Juan Diaz, prévenu par Ochino, Bucer et quelques autres des dangers qu'il courrait de l'autre côté des Alpes, refuse de s'y rendre. Alonzo le quitte à regret avec tous les témoignages de la plus vive affection; puis, se retirant dans une ville voisine, il revient la nuit avec son sicaire, arrive à l'aube du jour à la demeure de son frère. Le sicaire se présente comme porteur d'une lettre très-pressée. Juan se lève en hâte, s'approche de la fenêtre pour la lire, et le meurtrier saisit cet instant pour lui fendre la tête d'un coup de hache. Il redescend et s'enfuit avec Alonzo, sans qu'on ait pu donner l'alarme. Ils se réfugient à Insprück, où bientôt arrivent des ambassadeurs qui demandent qu'on jette les coupables en prison. Les prêtres catholiques, le concile de Trente et bon nombre d'autorités ecclésiastiques s'interposèrent plus ou moins directement et disputèrent les deux misérables à la vengeance de la loi. Relâché au bout de quelques mois, Alonzo fut reçu avec honneur à Trente, et il eût pu vivre en paix si le remords ne l'avait saisi. Il se pendit. Le récit de la vie et de l'affreuse mort de Juan Diaz fut écrit par un ami qui passa avec lui les derniers jours de sa vie, Claude de Senarclens. Il couchait dans la même chambre que Diaz et il assista à ses derniers moments. Outré d'indignation, il écrivit une éloquente protestation, qui fut imprimée sous ce titre : *Historia vera de morte sancti viri Joannis Diazii Hispani*. C'est dans cet opuscule, aujourd'hui rarissime, qu'ont puisé Crespin et Sleiden d'abord, et, de nos jours, M. Jules Bonnet, qui a fait de Juan Diaz le héros d'un de ses plus émouvants *Récits du seizième siècle*.

DIAZ (Pedro), missionnaire et jésuite espagnol, né à Lupiona, près de Tolède, en 1546, mort à Mexico en 1618. Il se rendit au Mexique, où il se livra à la prédication évangélique. Il a publié : *Epistolæ de* 52 *jesuitis interfectis in Brasilia* (1605, in-8°).

DIAZ (François), missionnaire et dominicain espagnol, né dans la Vieille-Castille, mort en Chine en 1646. Il se rendit, en 1632, aux îles Philippines, d'où il passa en Chine (1635), s'attira de nombreuses persécutions par l'ardeur de son zèle et fut tué d'un coup de pierre. On a de lui, dans la langue chinoise, qu'il connaissait à fond, divers ouvrages de piété et un *Vocabulario de letra China*.

DIAZ (Francisco), peintre espagnol, qui vivait vers le milieu du XVIIIe siècle. Il étudia à l'Académie royale de San-Fernando et devint un artiste distingué. Parmi ses tableaux, remarquables par la composition et la pureté du dessin, nous citerons son *Enlèvement de Déjanire*, qui se trouve au musée de Madrid.

DIAZ (Manuel), missionnaire portugais. V. DIAS.

DIAZ (Gaspard), peintre portugais. V. DIAS.

DIAZ (Juan-Martin), général espagnol. V. EMPECINADO.

DIAZ DEL CASTILLO (Bernard), historien espagnol. V. CASTILLO.

DIAZ DE LA PENA (Narcisse-Virgile), peintre français, né à Bordeaux en 1809. Ce souffle divin qui crée les chefs-d'œuvre, il l'apporta en naissant; mais, insouciant et prodigue de ces dons précieux qu'il devait à la nature, il les a jetés au hasard de la fantaisie vagabonde. Son démon familier devait pourtant lui dire qu'il n'y avait point de salut pour lui hors de ces bois aux fouillis mystérieux, que sa brosse ardente illuminait des rayons d'or d'une lumière merveilleuse.

Néanmoins, et malgré le gaspillage de cette belle intelligence, de ce beau talent, il reste l'un des maîtres les plus aimés de notre temps.

M. Diaz a-t-il eu un professeur? A-t-on dirigé les essais de ses jeunes années? Ce n'est pas probable. Il dut se mettre à peindre comme l'oiseau se met à voler quand il a des ailes, ou se met à chanter quand lui viennent ses chansons. Il avait à peine vingt-deux ans, quand il débuta au Salon de 1831 par des *Esquisses d'après nature*. Ces esquisses furent remarquées. Puis, chose bizarre! au lieu de s'élancer d'une aile hardie vers les sphères radieuses entrevues déjà, il semble tourner le dos brusquement à tout ce qu'il aime, et nous montre au Salon de 1835 une *Bataille de Medina-Celi!* — M. Diaz, peintre de batailles! — L'année suivante, il exécute une *Adoration des bergers;* enfin, en 1838, il expose le *Vieux Ben Emeck*. Voilà donc sept ou huit années jetées au vent, à peu près perdues. Mais, en 1839, il semble avoir fait un retour sur lui-même; et, en 1840, nous voyons avec plaisir les *Nymphes de Calypso*. Ce retour s'accuse plus vivement dans le *Rêve*, de 1841. En 1844, apparaissent enfin le *Bas-Bréau*, l'*Orientale*, les *Bohémiens se rendant à la fête*, le *Maléfice*, quatre pages hors ligne, d'un jet plantureux, à l'allure magistrale, avec des éblouissements de couleur et des fanfares d'harmonie.

Voilà la louange; voici le blâme. Ces coins pittoresques, on le sait, étaient peuplés de figurines charmantes, sans prétention, et qui n'avaient que l'importance voulue. Or, il vint à l'idée de M. Diaz de grandir ces figures, de les mettre en pleine lumière, au premier plan, en motif principal, et de reculer, par conséquent, jusqu'aux plans de fond les feuillages superbes qu'il faisait miroiter, auparavant, près de la bordure. Il se mit donc à faire des *Vénus*, des *Nymphes*, demi-grandeur, entourées d'Amours, etc... Idée malencontreuse s'il en fut, et qui a produit les créations faibles qu'on est surpris de rencontrer dans l'œuvre d'un artiste aussi distingué. Citons les *Dernières larmes*, les *Présents d'amour*, la *Rivale*, l'*Education de l'Amour*, des *Portraits*, etc., qui parurent de 1850 à 1855 inclusivement. La vivacité de quelques critiques, parfaitement justes d'ailleurs, fit, dit-on, sur l'artiste une si pénible impression, qu'il partit, après 1855, pour visiter l'Orient, où Decamps s'était retrempé, s'était fait grand peintre. Revenu à Paris vers 1857, il exposa sa *Mare aux vipères*, une perle de la plus belle eau.

M. Diaz touche à la soixantaine. C'est l'âge mûr seulement pour les esprits de cette trempe. Aussi sommes-nous persuadé que l'artiste est loin d'avoir dit son dernier mot.

Il est peu de galeries en Europe qui ne soient fières de posséder un Diaz quelconque; car ce maître a produit beaucoup et ne cesse de produire; et si, plus tard, un choix prudent devient nécessaire dans ses innombrables tableaux, il y aura, néanmoins, beaucoup d'élus sur beaucoup d'appelés.

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1851, M. Diaz avait déjà parcouru à cette époque l'échelle tout entière des récompenses. Ainsi la troisième médaille lui avait été donnée en 1844, la deuxième en 1846 et la première en 1848.

Homme d'esprit et d'imagination, M. Diaz est, dit-on, un causeur aimable et brillant. Il sait, il a vu, et bien vu; il met du choix dans ses souvenirs, de la discrétion dans les détails, de la gaieté partout. Le lyrisme de sa peinture — tel de ses tableaux est un poëme à la Musset — ne vient jamais encombrer de descriptions sa causerie de parfait gentilhomme. Elle n'en gâterait pas, certainement, la gracieuse désinvolture, mais elle la ferait autre; au reste, M. Diaz de la Peña paraît n'y pas tenir.

DIAZ DE LA PENA (Eugène), compositeur français, fils du précédent, né vers 1835. Il a fait ses études de théorie musicale au Conservatoire, dans la classe d'harmonie de M. Henri Reber, où il remporta en 1856 un premier accessit et un second prix en 1858. Depuis cette époque, M. Diaz s'est produit à la scène par un opéra-comique en deux actes, le *Roi Candaule*, paroles de M. Michel Carré, qui fut représenté au Théâtre-Lyrique le 9 juin 1865, et dont la musique se faisait remarquer par une certaine grâce juvénile. L'apparition du *Roi Candaule* valut à son auteur la réception à l'Opéra d'un ouvrage en un acte, dont le poëme est dû à la plume de M. Hippolyte Lucas, mais qui attend encore son tour de représentation. M. Diaz a publié, chez l'éditeur Girod, un certain nombre de romances et de mélodies vocales d'un ton aimable et élégant.

En 1869, M. Eugène Diaz a remporté au concours de l'Opéra le prix pour sa partition sur un libretto ayant pour titre : la *Coupe du roi de Thulé*.

DIAZ DE SOLIS (Juan), célèbre navigateur espagnol, né à Librixa vers la fin du XVe siècle, mort en 1516. Le roi de Castille, ayant résolu de poursuivre la découverte de la côte du Brésil vers le sud, y envoya Diaz de Solis et Pinzon avec ordre de ne pas y rester, mais seulement de reconnaître les ports et le pays, afin d'aviser ensuite aux moyens de le peupler. Partis de Séville avec deux caravelles, ils abordèrent au cap Saint-Augustin, longèrent les côtes en se dirigeant vers le sud jusqu'à environ 40 degrés, débarquèrent dans plusieurs ports et anses, et prirent possession de toute cette côte pour la couronne de Castille. Après cette cérémonie, ces deux pilotes reprirent la route d'Espagne. De graves dissentiments s'étaient élevés entre eux. A leur arrivée, leur conduite fut examinée par des juges impartiaux : Pinzon fut acquitté, et Diaz, déclaré coupable, fut mis en prison.

Cependant le roi d'Espagne, jaloux des Portugais et animé de l'espoir de trouver un passage pour aller aux Moluques, se décida à faire continuer la découverte du Brésil. Il y fit expédier deux navires sous le commandement de Diaz de Solis. Etant parti de Lepe, près de Cadix, le 8 octobre, celui-ci prit la route des Canaries, toucha au port de Santa-Cruz de Ténériffe, et navigua vers Cabo-Frio et la côte de San-Roque, située au 6e degré. Se dirigeant vers le sud, il doubla le cap de Navidad, passa devant l'embouchure du Rio de los Innocentes (23° 1/4), le cap de la Cananéa (25°), l'île de la Plata, la Bahia de los Perdidos (27°), le cap de los Corrientes, aborda une terre au 29e degré, courut en vue de l'île de San-Sebastian et de trois autres îles qu'il nomma *los Lobos*, et, entrant dans le port de *Nuestra-Señora de la Candelaria* (par 35° de lat.), il en prit possession pour la couronne de Castille. De là, il remonta le fleuve de *los Patos* (par 34° 20′ de lat.), et se trouva ensuite dans une eau spacieuse et non salée, qu'il nomma *Mar dulce*. C'était un fleuve qu'il remonta jusqu'à une île située vers le 34e degré 40′ de latitude. Les Indiens, rassemblés sur les bords du fleuve, ne montraient que des dispositions pacifiques. Il résolut de débarquer; mais, s'étant écarté du rivage, il tomba dans une embuscade, où il périt percé de flèches, avec cinquante de ses compagnons. Ceux qui restèrent à bord de la caravelle virent les sauvages couper la tête, les bras et les pieds de leur capitaine et de leurs compagnons, les rôtir et manger leurs corps. L'infortuné Diaz devait, non-seulement trouver la mort dans cette entreprise, mais encore être déshérité de la gloire de laisser son nom attaché à sa découverte. Le fameux Sébastien Cabot, parti d'Espagne en avril 1525, pénétra plus avant dans le fleuve, auquel il imposa fort improprement le nom de rivière de la Plata (rivière d'argent), séduit par la vue de quelques ornements d'or et d'argent que portaient les naturels, et qu'ils échangeaient avec empressement contre des bagatelles d'Europe.

DIAZEUXIE s. f. (di-a-zeu-ksî — du gr. *diazeuxis*, séparation). Bot. Syn. douteux de *lycoséride*, genre de composées.

DIAZEUXIÉ, ÉE adj. (di-a-zeu-ksi-é — rad. *diazeuxie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre diazeuxie.

— s. f. pl. Tribu de plantes de la famille des composées, ayant pour type le genre diazeuxie.

DIAZEUXIS s. f. (di-a-zeu-ksis — mot gr. qui signifie proprement séparation). Mus. anc. Intervalle entre le premier et le second tétracorde.

— **Encycl.** Le mot *diazeuxis* servait à désigner, dans l'ancienne musique, le ton qui séparait deux tétracordes disjoints et qui, ajouté à l'un d'eux, en formait la diapente, c'est-à-dire la quinte. « C'est, dit J.-J. Rousseau, notre ton majeur, dont le rapport est de 8 à 9, et qui est, en effet, la différence de la quinte à la quarte. » Dans la musique grecque, la *diazeuxis* se trouvait placée entre la mèse et la paramèse, c'est-à-dire entre le son le plus élevé du second tétracorde et le son le plus grave du troisième, ou parfois aussi entre la nète synnéménon et la paramèse hyperboléon, soit entre le troisième et le quatrième tétracorde, selon que la disjonction s'opérait de l'un ou de l'autre côté; car on ne la pouvait pratiquer simultanément des deux côtés. Il va sans dire que les cordes homologues des deux tétracordes entre lesquels il y avait *diazeuxis* sonnaient la quinte, tandis qu'elles produisaient la quarte lorsque ces tétracordes étaient conjoints.

DIAZOANISAMIDANISIQUE adj. (di-a-zo-a-ni-za-mi-da-ni-zi-ke). Chim. Syn. de OXYANISAMIQUE. ‖ On dit aussi DIAZOANISOXYANISAMIQUE.

DIAZOBENZOÏQUE adj. (di-a-zo-bain-zo-i-ke). Chim. Se dit d'un acide qui dérive de l'acide benzoïque par la substitution de l'azote à l'hydrogène.

— **Encycl.** Cet acide a été découvert par Griess, qui l'a représenté par la formule $C^7H^4Az^2O^2$, mais il est plus probable que ce corps a une formule double de la précédente. Les alcalis le séparent de sa combinaison avec l'acide azotique, sous la forme d'une masse jaune qui se décompose rapidement. Il s'unit avec les acides minéraux, particulièrement avec l'acide azotique et avec l'acide chlorhydrique; il s'unit aussi à l'acide oxybenzamique, en formant l'acide diazooxybenzamique.

— *Azotate d'acide diazobenzoïque*

$$C^7H^4Az^2O^2.AzHO^3.$$

Pour préparer ce corps, on dissout de l'acide *diazobenzoïque* dans de l'acide azotique étendu d'eau ou d'alcool et l'on fait arriver des vapeurs d'acide azoteux dans la liqueur. Il se sépare de sa dissolution en prismes blancs, qui se dissolvent un peu dans l'eau froide et qui font violemment explosion lorsqu'on les chauffe. L'eau bouillante décompose rapidement ce corps avec dégagement d'azote et probablement avec formation d'acide oxybenzoïque et d'acide azotique :

$$\underbrace{C^7H^4Az^2O^2AzHO^3}_{\text{Azotate d'acide diazobenzoïque.}} + \underbrace{H^2O}_{\text{Eau.}} = \underbrace{Az^2}_{\text{Azote.}} + \underbrace{AzHO^3}_{\text{Acide azotique.}} + \underbrace{C^7H^6O^3}_{\text{Acide oxybenzoïque.}}$$

Le nitrato-diazobenzoate éthylique

$$C^7H^3(C^2H^5)Az^2O^2.HAzO^3$$

résulte de l'action de l'acide azoteux sur le nitrato-oxybenzamate d'éthyle. Lorsqu'on ajoute du chlorure aurique à sa dissolution aqueuse, on obtient un chloraurate

$$C^7H^3(C^2H^5)Az^2O^2,HCl.A'''uCl^3$$

qui cristallise de sa solution alcoolique en prismes d'un jaune d'or. *Le chloroplatinate d'acide diazobenzoïque*

$$2C^7H^4Az^2O^2.2HCl.PtCl^4$$

s'obtient sous la forme de prismes jaunes lorsqu'on mêle des solutions aqueuses d'azotate

d'acide *diazobenzoïque* et de chlorure platinique. Soumis à l'action de l'acide sulfhydrique, il donne de l'acide *sulfoxybenzoïque* d'après l'équation :

$$2C^7H^4Az^2O^2.2HCl.PtCl^4 + 4H^2S = PtS^2$$

Chlorololatinate d'acide diazobenzoïque. Acide sulfhydrique. Sulfure de platine.

$$+ 6HCl + 2C^7H^6O^2S$$

Acide chlorhydrique. Acide sulfobenzoïque.

— *Constitution des composés diazobenzoïques.* Nous rangeons sous ce nom l'acide *diazobenzoïque* libre et ses combinaisons avec les acides, telles que l'azotate, le chlorhydrate, l'oxybenzamate d'acide *diazobenzoïque.*

Griess considère l'acide *diazobenzoïque* comme résultant de la substitution de deux atomes d'azote monovalent à deux atomes d'hydrogène de l'acide benzoïque. Sous l'influence de l'eau et des acides à chaud, cet azote s'éliminerait et céderait sa place à une molécule d'eau, d'acide chlorhydrique, d'acide bromhydrique, d'acide iodhydrique, d'acide sulfhydrique, etc., et fournirait de l'acide oxybenzoïque, sulfoxybenzoïque, chlorobenzoïque, bromobenzoïque, iodobenzoïque, etc. Kékulé n'admet pas cette théorie. Exposons brièvement la manière de voir de ce chimiste, qui nous paraît être dans le vrai.

L'acide amidobenzoïque répond à la formule rationnelle

$$C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\AzH^2\end{matrix}\right.$$

D'après Kékulé, lorsqu'on traite le corps par l'acide azoteux $AzHO^2$ et l'acide azotique $AzHO^3$ en même temps, les deux atomes d'oxygène de l'acide azoteux, l'atome d'hydrogène du même acide, l'atome d'hydrogène de l'acide azotique et les deux atomes d'hydrogène de l'amidogène de l'acide amidobenzoïque, s'unissent pour former de l'eau, et l'azote de l'acide azoteux, devenu libre, sature par deux de ses atomicités les deux atomicités de l'azote de l'amidogène, devenues également vacantes. Il en résulte le composé

$$C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\Az==Az—.\end{matrix}\right.$$

Ce corps, ayant une atomicité libre de l'azote, fixe le résidu halogénique de l'acide azotique AzO^3 et donne en dernier lieu l'azotate d'acide *diazobenzoïque*

$$C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\Az==Az—AzO^3.\end{matrix}\right.$$

Si, au lieu d'opérer avec une solution azotique, on opère avec une solution chlorhydrique ou bromhydrique, les choses se passent de même, seulement, au lieu du radical halogénique de l'acide azotique, c'est le chlore et le brome qui se fixent, et l'on obtient le bromhydrate ou le chlorhydrate d'acide *diazobenzoïque*, au lieu de l'azotate. Enfin, si l'on fait agir l'acide azoteux sur une simple solution alcoolique d'acide oxybenzamique, c'est le résidu halogénique de cet acide qui se fixe sur l'atomicité vacante de l'azote pour donner l'acide diazooxybenzamique

$$C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\Az^2—(C^7H^6Az^2O^2).\end{matrix}\right.$$

Lorsqu'on précipite l'azotate *diazobenzoïque* par un alcali, il se forme de l'acide *diazobenzoïque* libre ou diazobenzoate d'acide *diazobenzoïque*, qui résulte de l'accolement bout à bout de deux molécules d'acide *diazobenzoïque*

$$C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\Az=Az—\end{matrix}\right.\left.\begin{matrix}CO^2H\\Az=Az\end{matrix}\right\}C^6H^4.$$

Cette théorie rend parfaitement compte de tous les faits. Ainsi, lorsqu'on fait bouillir avec de l'eau l'azotate d'acide *diazobenzoïque*, il se forme de l'acide azotique, l'azote se dégage et l'oxhydryte restant de l'eau se fixe à la place de l'azote

$$C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\Az^2—AzO^3\end{matrix}\right. + H^2O = AzO^3H$$

Acide nitrato-diazobenzoïque. Eau. Acide azotique.

$$+ Az^2 + C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\OH\end{matrix}\right.$$

Azote. Acide oxybenzoïque.

Avec le chlorhydrate ou le sulfate, la réaction est plus simple encore : l'azote s'élimine et le métalloïde halogène en prend la place

$$C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\Az^2Cl\end{matrix}\right. = Az^2 + C^6H^4\left\{\begin{matrix}CO^2H\\Cl\end{matrix}\right.$$

Chlorhydrate d'acide diazobenzoïque. Azote. Acide chlorobenzoïque.

DIAZOÏQUE adj. (di-a-zo-i-ke). Chim. Se dit de certains composés découverts par M. Griess.

— **Encycl.** A ne considérer que leurs formules brutes, les composés *diazoïques* dérivent d'hydrocarbures ou d'acides aromatiques par substitution de

$$Az^2 \text{ à } H^2. \text{ Ex.: } C^6H^6 — C^6H^4Az^2.$$

Benzol. Diazobenzol.

— I. *Préparation.* Tout le monde sait que, lorsqu'on soumet les hydrocarbures ou les acides aromatiques à l'action de l'acide azotique concentré, il se forme des produits de substitution dans lesquels H est remplacé par le radical azotyle AzO^2. Soumet-on ces produits nitrés à l'action du sulfhydrate d'ammoniaque, 2O s'éliminent, 2H prennent leur place et l'on obtient de nouveaux composés dérivés du corps primitif par substitution de AzH^2 à H.

C^6H^6 Benzol. — $C^6H^5(AzH^2)$ Amidobenzol (aniline).

Quand ces composés, que l'on pourrait appeler d'une manière générale amidoïques, comme renfermant le radical amidogène AzH^2, dérivent d'un hydrocarbure, ils ont des propriétés basiques bien prononcées. Tel est le cas de l'amidobenzol ou aniline. Lorsque, au contraire, ils dérivent d'un acide, ils conservent à la fois les propriétés acides et les propriétés basiques de leurs deux constituants, l'acide et l'ammoniaque, et sont tout à fait analogues au glycocolle dont ils partagent la constitution.

$C^2H^3(AzH^2)O^2$ Acide amidoacétique (glycocolle). — $C^7H^5(AzH^2)O^2$ Acide amidobenzoïque.

Les acides amidés et les ammoniaques composées analogues à l'aniline subissent, sous l'influence de l'acide azoteux, des réactions tout à fait remarquables.

1° Lorsqu'on soumet l'aniline ou ses homologues en solution alcoolique à l'action d'un courant d'acide azoteux, l'eau s'élimine et Az''' prend la place de H^3. Le corps qui se forme reste combiné à une molécule de la base primitive.

$$2C^6H^5.AzH^2 + AzHO^2 = \left.\begin{matrix}C^6H^4Az^2\\C^6H^7Az\end{matrix}\right\} + 2H^2O$$

Aniline. Acide azoteux. Diazo-amido-benzol. Eau.

2° Le produit ainsi préparé, dissous dans l'acide azotique, soumis de nouveau à l'action longtemps prolongée des vapeurs nitreuses, échange encore une fois 3H contre Az''' et fournit deux molécules de diazobenzol.

$$\left.\begin{matrix}C^6H^5Az^2\\C^6H^5Az\end{matrix}\right\} + AzHO^2 = 2C^6H^4Az^2 + 2H^2O$$

Diazo-amido-benzol. Acide azoteux. Diazobenzol. Eau.

Des réactions analogues se produisent lorsqu'on fait agir l'acide azoteux sur des solutions alcooliques des acides amidés :

$$2C^7H^5(AzH^2)O^2 + AzHO^2 = 2H^2O$$

Acide amidobenzoïque. Acide azoteux. Eau.

$$+ \left.\begin{matrix}C^7H^4Az^2O^2\\C^7H^7AzO^2\end{matrix}\right.$$

Acide diazoamidobenzoïque.

$$\left.\begin{matrix}C^7H^4Az^2O^2\\C^7H^7AzO^2\end{matrix}\right\} + AzHO^2 = 2H^2O + 2C^7H^4Az^2O^2$$

Acide diazo-amido-benzoïque. Acide azoteux. Eau. Acide diazobenzoïque.

3° Les composés *diazoïques* dont nous parlons peuvent être préparés d'une manière beaucoup plus rapide, par exemple, lorsqu'on fait agir l'acide azoteux, non plus sur les solutions alcooliques des hydrocarbures ou des acides amidés, mais bien sur les solutions nitriques des mêmes corps. La raison de ce fait est la suivante : les composés *diazoïques* ne s'obtiennent jamais libres; on les obtient toujours combinés à un acide. Si l'on opère en présence de l'acide azotique, la totalité du corps amidé se transforme et le produit s'unit à l'acide azotique. Si l'on opère, au contraire, dans des solutions neutres, la moitié seulement du corps amidoïque se transforme et reste unie, à défaut d'acide, avec l'autre moitié du même corps. Avec les solutions nitriques on a :

$$C^6H^5.AzH^2.AzHO^3 + AzHO^2 = 2H^2O$$

Azotate d'aniline. Acide azoteux. Eau.

$$+ C^6H^4Az^2.AzHO^3$$

Azotate de diazobenzol.

$$C^7H^5(AzH^2)O^2.AzHO^3 + AzHO^3 = 2H^2O$$

Acide amidobenzoïque. Acide azotique. Eau.

$$+ C^7H^4Az^2O^2.AzHO^3$$

Azotate d'acide diazobenzoïque.

— II. *Propriétés des composés diazoïques.* Ces composés ont des propriétés extrêmement curieuses, qui sont d'une haute importance au point de vue de la synthèse des composés aromatiques.

1° Lorsqu'on les fait bouillir avec de l'eau, ils perdent leur azote à l'état de liberté, l'acide azotique devient libre et H^2O se fixe sur le résidu. Il résulte de cette action un corps nouveau qui représente le corps primitif, hydrocarbure ou acide, auquel s'est ajouté un atome d'oxygène. Ainsi l'acide diazobenzoïque, dérivé de l'acide benzoïque $C^7H^6O^2$, se transforme par l'ébullition avec l'eau en acide oxybenzoïque $C^7H^6O^3$.

$$C^7H^4Az^2.AzHO^3 + H^2O = AzHO^3 + Az^2$$

Azotate d'acide diazobenzoïque. Eau. Acide azotique. Azote.

$$+ C^7H^6O^3$$

Acide oxybenzoïque.

2° Soumis à l'ébullition avec une solution très-concentrée d'acide chlorhydrique, bromhydrique ou iodhydrique, les corps *diazoïques* échangent Az^2 contre HCl, HBz ou Hi, et donnent le corps primitif duquel ils dérivent, monochloré, monobromé ou monoiodé.

$$C^6H^4Az^2.AzHO^3 + HBz = AzHO^3$$

Azotate de diazobenzol. Acide bromhydrique. Acide azotique.

$$+ Az^2 + C^6H^5Bz$$

Azote. Bromobenzol (benzine bromée).

3° Traités par l'alcool bouillant, les composés *diazoïques* fixent de l'hydrogène, perdent de l'azote et reproduisent le corps dont ils proviennent. Ainsi l'acide diazobenzoïque se transforme, dans ces conditions, en acide benzoïque. Quant à l'alcool, qui a cédé H^2, il se convertit en aldéhyde.

$$C^7H^4Az^2O^2A^3HO^3 + C^2H^6O = C^2H^4O$$

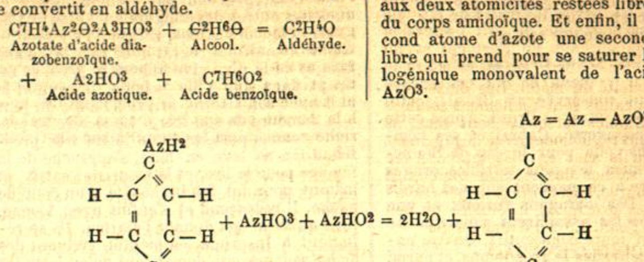
Azotate d'acide diazobenzoïque. Alcool. Aldéhyde.

$$+ A^2HO^3 + C^7H^6O^2$$

Acide azotique. Acide benzoïque.

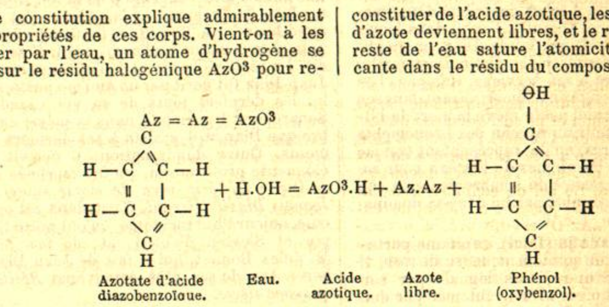
— III. *Constitution des composés diazoïques.* M. Griess admettait que ces composés résultent de la substitution de 2Az monovalents à 2H. Cette supposition n'est guère admissible. M. Kékulé a donné sur la nature de ces corps une autre hypothèse beaucoup plus probable.

Lorsqu'on fait agir l'acide azoteux sur un corps amidoïque, les 2H combinés à l'azote de ce corps, l'hydrogène de l'acide azoteux et celui de l'acide azotique, en présence duquel on opère, s'éliminent à l'état d'eau. L'azote de l'acide azoteux se colle par deux atomicités aux deux atomicités restées libres de l'azote du corps amidoïque. Et enfin, il reste au second atome d'azote une seconde atomicité libre qui prend pour se saturer le résidu halogénique monovalent de l'acide azotique AzO^3.



Amidobenzol. Acide azotique. Acide azoteux. Eau. Azotate de diazobenzol.

Cette constitution explique admirablement les propriétés de ces corps. Vient-on à les traiter par l'eau, un atome d'hydrogène se fixe sur le résidu halogénique AzO^3 pour reconstituer de l'acide azotique, les deux atomes d'azote deviennent libres, et le résidu HO qui reste de l'eau sature l'atomicité restée vacante dans le résidu du composé *diazoïque.*



Azotate d'acide diazobenzoïque. Eau. Acide azotique. Azote libre. Phénol (oxybenzol).

Avec l'acide bromhydrique, et l'hydrogène naissant provenant de la décomposition de l'alcool, les réactions sont les mêmes, sauf qu'au lieu du résidu OH, c'est l'hydrogène ou le brome qui se fixe sur le carbone pour saturer l'atomicité demeurée libre après l'élimination de l'azote.

DIAZOME s. m. (di-a-zo-me — gr. *diazôma*, ceinture). Antiq. gr. Palier semi-circulaire dans les théâtres grecs.

— Archit. Palier d'un escalier, plus large que les autres, et destiné à former un repos pour celui qui monte ou descend.

— Hist. nat. Diaphragme, cloison.

DIAZONE s. f. (di-a-zo-ne — du gr. *dia*, à travers; *zonê*, ceinture). Moll. Genre de mollusques acéphales sans coquilles : *La* DIAZONE *violette.*

DIAZO-OXYBENZAMATE s. m. (di-a-zo-o-ksi-bain-za-ma-te). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide diazo-oxybenzamique avec une base. V. DIAZO-OXYBENZAMIQUE.

DIAZO-OXYBENZAMIQUE adj. (di-a-zo-o-ksi-bain-za-mi-ke). Chim. Se dit d'un acide qui résulte de l'action de l'acide azoteux sur l'acide oxybenzamique à froid.

— **Encycl.** L'acide *diazo-oxybenzamique* peut être considéré comme de l'oxybenzamate d'acide dioxybenzoïque. Il répond à la formule

$$\left.\begin{matrix}C^7H^7AzO^2\\C^7H^4Az^2O^2\end{matrix}\right\}$$

Il résulte, d'après Griess, de la substitution d'un atome d'azote à trois atomes d'hydrogène. Mais nous verrons plus tard, en parlant de l'acide dioxybenzoïque, que telle n'est point sa constitution probable. Quoi qu'il en soit, on obtient cet acide en faisant passer de l'acide azoteux en vapeur à travers une solution alcoolique d'acide oxybenzamique refroidie extérieurement (la solution aqueuse fournit un produit impur), ou mieux en ajoutant à la solution alcoolique de l'acide oxybenzamique, de l'azotate d'éthyle obtenu par l'action de l'acide azoteux en vapeurs sur l'alcool, et en chauffant le mélange à 30° environ. L'acide se sépare alors en petits cristaux microscopiques, que l'on recueille sur un filtre de papier et que l'on purifie en les lavant à l'alcool.

L'acide *diazo-oxybenzamique* forme des granules cristallins ou de petites aiguilles d'une nuance jaune bronzé assez fine. Il n'a ni odeur ni saveur, et il est presque insoluble dans l'*eau*, l'*alcool*, le *sulfure de carbone* et le *chloroforme*. Il se dissout dans les *acides minéraux* sous l'influence de la chaleur, mais ne se sépare point inaltéré de cette solution. La *potasse* et l'*ammoniaque* le dissolvent, mais les acides, et même l'acide acétique, le précipitent de ses dissolutions. On peut le chauffer à 100° sans qu'il subisse de décomposition, mais à 180° il fait explosion et dégage un volume de gaz considérable. L'*acide chlorhydrique* à une douce chaleur le convertit en un mélange d'acide chlorobenzoïque et de chlorhydrate d'acide oxybenzamique avec dégagement d'azote :

$$\left.\begin{matrix}C^7H^7AzO^2\\C^7H^4Az^2O^2\end{matrix}\right\} + 2\left.\begin{matrix}H\\Cl\end{matrix}\right\} = C^7H^7AzO^2.HCl$$

Acide diazo-oxybenzamique. Acide chlorhydrique. Chlorhydrate d'acide oxybenzamique.

$$+ C^7H^5ClO^2 + Az^2$$

Acide chlorobenzoïque. Azote.

L'acide iodhydrique exerce une action semblable; il donne de l'acide iodobenzoïque et de l'iodhydrate d'acide oxybenzamique. L'acide fluorhydrique, l'acide cyanhydrique, le bromure et l'iodure d'éthyle ont une action semblable. Le brome anhydre agit avec une certaine violence sur l'acide diazo-amidobenzoïque : de l'azote et de l'acide bromhydrique se dégagent, et il reste comme résidu un mélange résineux formé par plusieurs acides bromés. Si le brome est étendu d'eau, l'action est moins énergique, et l'on obtient un produit d'où l'on peut séparer de l'acide bromobenzoïque $C^7H^5BrO^2$ et de l'acide tribromobenzoïque $C^7H^3BrO^2$ ou des corps isomériques avec les acides. Il se forme probablement en même temps des dérivés bromés de l'acide oxybenzamique et de l'acide oxybenzoïque. Le chlore agit comme le brome. L'iode agit moins énergiquement; les vapeurs sèches de ce corps n'attaquent pas du tout l'acide, mais lorsqu'on ajoute de l'iode à l'acide suspendu dans l'eau bouillante, il se produit de l'acide iodoxybenzoïque en même temps que de l'iodhydrate d'acide oxybenzamique. Le premier de ces produits est presque insoluble dans l'eau. Le dernier y est facilement soluble; la formation de ces corps est exprimée par l'équation suivante :

$$C^{14}H^{11}Az^3O^4 + I^2 + H^2O = C^7H^7AzO^2.HI$$

Acide diazo-benzo-oxybenzamique. Iode. Eau. Iodhydrate d'acide amidobenzoïque.

$$+ C^7H^5IO^3 + Az^2$$

Acide oxyiodobenzoïque. Azote.

L'acide azotique fumant décompose l'acide *diazo-oxybenzamique* avec violence, et l'échauffement est tel que ce dernier corps prend feu. L'acide azotique concentré du commerce le dissout à une douce chaleur en formant un liquide rougeâtre, qui se décompose à une température plus élevée en dégageant des masses de vapeurs rutilantes. Le liquide qui reste fournit, lorsqu'on l'évapore, entre autres produits, l'acide trinitro-oxybenzoïque $C^7H^3(AzO^2)^3O^3$. Il se dégage en même temps de l'azote. Si l'on dissout l'acide *diazo-oxybenzamique* dans l'alcool préalablement saturé d'acide nitreux, qu'on fasse passer ensuite une nouvelle quantité du même acide à travers la liqueur, qu'enfin on évapore l'alcool, il reste un résidu rouge brunâtre, qui est principalement formé d'acide benzoïque impur (l'auteur disait d'acide salylique, mais les travaux de M. Beilstein ont montré que l'acide salylique n'est que de l'acide benzoïque impur). Lorsqu'on dissout l'acide *diazo-oxybenzamique* dans l'ammoniaque aqueuse et que l'on évapore jusqu'à ce que tout dégagement d'azote ait cessé, qu'on concentre ensuite la liqueur au bain-marie et qu'on la traite finalement par l'acide chlorhydrique, il se sépare une substance rouge amorphe qui paraît répondre à la formule $C^{14}H^{10}O^5$, et le liquide retient en dissolution de l'acide oxybenzamique en combinaison avec l'acide chlorhydrique.

— *Diazo-oxybenzamates.* L'acide diazo-oxybenzoïque se dissout dans les hydrates alcalins, qu'il neutralise complétement, et expulse l'anhydride carbonique des carbonates. La formule générale de ces sels est

$$C^{14}H^9M'^2Az^3O^4 \text{ ou } C^{14}H^9M''Az^3O^4$$

suivant l'atomicité du métal. Les diazo-oxybenzamates alcalins sont facilement solubles dans l'eau. Stables lorsqu'ils sont secs, ils se décomposent rapidement avec dégagement d'azote lorsqu'ils sont en dissolution. Avec les solutions salines des métaux terreux et des métaux lourds, l'acide *diazo-oxybenzamique* donne des précipités insolubles ou peu solubles dans l'eau. Le sel d'ammonium

$$C^{14}H^9(AzH^4)^2O^4Az^3$$

se présente en aiguilles microscopiques. Le sel de potassium $C^{14}H^9K^2Az^3O^4$ peut être obtenu par l'action de l'acide libre sur un grand excès de carbonate potassique chauffé à 80° environ. Il se dépose par le refroidissement en très-petites aiguilles d'un blanc jaunâtre, très-brillantes et très-irisées lorsqu'elles flottent dans leur eau-mère. Ce sel se dissout promptement dans l'eau chaude, d'où il se dépose cristallisé en nodules. Il est peu soluble dans une solution concentrée de carbonate de potassium et ne se dissout pas du tout dans l'alcool ni dans l'éther. Desséché à l'air, il peut être porté à 160° sans perdre de son poids, mais il détone si l'on élève davantage la température. Le sel de sodium ressemble beaucoup au sel de potassium. Le sel de baryum $C^{14}H^9B''aAz^3O^4$ est un précipité cristallin d'un blanc jaunâtre, qu'on obtient en mélangeant une solution aqueuse de sel potassique avec une dissolution d'azotate de baryum. Il est presque insoluble dans l'eau et tout à fait insoluble dans l'alcool et dans l'éther. Le sel de calcium ressemble au précédent. Le sel de magnésium cristallise en aiguilles jaunes souvent groupées en petites sphères promptement solubles dans l'eau. Le sel ferrique est un précipité jaune. Le sel de zinc est jaunâtre, amorphe, insoluble dans l'eau. Le sel de cuivre sec est une poudre amorphe verdâtre. Le sel mercurique est un précipité vert-jaune. Le sel d'argent $C^{14}H^9Ag^2Az^3O^4$ se précipite lorsqu'on traite une solution neutre de diazo-oxybenzamate d'ammonium par l'azotate d'argent. Il est gélatineux et jaune-verdâtre lorsqu'il est humide, tout à fait jaune lorsqu'il est sec. Il est insoluble dans l'eau, l'alcool et l'éther. Il ne se décompose pas à 100°, mais il détone si on le chauffe au delà de cette température.

— *Ethers diazo-oxybenzamiques.* Le composé éthylique $C^{14}H^9(C^2H^5)^2Az^3O^4$ résulte de la réaction de l'acide azoteux sur l'oxybenzamate d'éthyle. Il se sépare en petits cristaux dont le nombre va successivement augmentant jusqu'à ce que le liquide se prenne en une masse cristalline, à la condition qu'il ne soit pas démesurément étendu. On lave ces cristaux à l'alcool froid et on les fait recristalliser dans l'alcool bouillant. On obtient alors le diazo-oxybenzamate d'éthyle en minces aiguilles d'un jaune d'or. C'est un corps insoluble dans l'eau, modérément soluble dans l'alcool bouillant et l'éther. Il bout à 144°, mais il ne se solidifie plus ensuite que si on le laisse exposé, pendant un jour au moins, à une basse température. Fortement chauffé, il se décompose avec dégagement d'azote. Les acides étendus le dissolvent, quoique un peu difficilement; l'ammoniaque le reprécipite de ces dissolutions. Le composé méthylique $C^{14}H^9(CH^3)^2Az^3O^4$ résulte de l'action du gaz nitreux sur la solution alcoolique d'oxybenzamate de méthyle. Il se sépare en petites sphères cristallines, que l'alcool tiède dissout modérément. Cette solution dépose l'éther *méthyldiazo-oxybenzamique* par le refroidissement, soit sous la même forme de petites sphères, soit en cristaux jaunes en forme de lancette. Cet éther est insoluble dans l'eau, fond à 160° et présente le même phénomène de surfusion que le composé éthylique, auquel il ressemble d'ailleurs sous une foule d'autres rapports.

DIAZOSTER s. m. (di-a-zo-stèr — du gr. *dia*, à travers; *zôstêr*, écharpe). Anat. Nom de l'une des vertèbres du dos.

DIBADJ s. m. (di-badj — mot qui paraît être d'origine persane. Plusieurs auteurs ont porté le nom de *Dibadji*, adjectif relatif formé du substantif *Dibadj*, probablement parce que ces écrivains avaient parmi leurs ancêtres des ouvriers qui travaillaient la soie, ou des copistes qui exécutaient des manuscrits). Nom donné par les Perses, les Turcs et les Arabes à une étoffe riche, brodée d'or ou lamée d'argent. ‖ Nom donné à la préface ou à la première feuille d'un livre, qui, comme on peut le voir d'après d'admirables manuscrits persans, est généralement enluminée avec une richesse prodigieuse et un art merveilleux. ‖ On dit aussi DIBADJÉ.

DIBALYG-SOULY, le même que EDEBALY. V. ce nom.

DIBAPHE adj. (di-ba-fe — du préf. *di*, et du gr. *baphê*, teinture). Antiq. Teint deux fois : *Pourpre* DIBAPHE.

DIBAPTISTE s. (di-ba-ti-ste — du préf. *di*, et du gr. *baptizô*, je baptise). Hist. relig. Nom donné à des sectaires de l'Eglise grecque, qui, au IXe siècle, croyaient à la nécessité d'un second baptême.

DIB-BACOUI ou **DZYB-BAKOUI-KHAN**, roi des Mongols, dont le nom signifie *grande dignité, grand honneur*. C'était, d'après de Guignes, le même personnage que l'empereur de Chine Yu, associé à l'empire par Chun, l'an 2224 avant J.-C. Il passe pour le premier qui ait pris le titre de khan, porté une couronne et siégé sur un trône. Il promulgua de sages lois, accrut son empire, amassa de grandes richesses et laissa le pouvoir à son fils Gaiuk-Khan.

DIBDIN (Charles), compositeur anglais, né en 1745 à Southampton, mort en 1814. Ses parents, dont il était le dix-huitième enfant, le destinaient à l'état ecclésiastique; mais son goût pour les études musicales l'emporta; il reçut les premiers principes de l'harmonie du célèbre Kent, organiste de la cathédrale de Winchester, et apprit seul la composition dans les ouvrages de Corelli et les écrits de Rameau. A seize ans, il se rendit à Londres, où, pour gagner sa vie, il composa des ballades pour les éditeurs de musique et accorda des pianos. Son premier opéra, la *Ruse du berger* (*Sherperd's artifice*), dont il avait composé les paroles et la musique, fut représenté en 1763-1764, au théâtre de Covent-Garden. Les succès qu'obtinrent les cinq ouvrages qu'il fit représenter sous son nom le firent attacher, en 1778, comme compositeur et comme acteur au théâtre de Drury-Lane, alors dirigé par Garrick. Il écrivit, pour Drury-Lane, plusieurs opéras, dont les plus connus sont : *the Quaker*, *the Paldock*, *the Deserter*, *the Waterman*, et *Liberty-hall*, dont plusieurs airs sont devenus populaires. A la suite de discussions avec Garrick, il quitta le théâtre et se mit à la tête d'un spectacle de marionnettes musicales qui ne réussit point. Après une excursion musicale en Angleterre, dont le produit devait payer sa traversée pour l'Inde, Dibdin, abandonnant ses velléités voyageuses, fit construire un théâtre qu'il nomma *Sans-souci*, et y fit, jusqu'en 1805, jouer des opéras-comiques dont il avait composé les poëmes et les partitions. Plus tard il s'établit marchand de musique, mais, sa spéculation ayant manqué, Dibdin serait tombé dans la misère la plus profonde, si des amateurs de la haute société ne lui eussent constitué une rente viagère annuelle. Dibdin a composé plus de cent pièces de théâtre; quarante-sept de ces pièces sont énumérées dans la *Biographia dramatica*; mais sa réputation repose surtout sur ses chansons, dont le nombre, dit-on, dépasse mille. Un grand nombre de ces chansons, tantôt burlesques, tantôt passionnées, avaient pour but d'exciter, suivant les circonstances, le mépris ou la haine de *John Bull* contre les Français. Pitt fit à l'auteur une pension de 200 livres sterling qui cessa à la mort de ce ministre. Dibdin a publié une *Histoire du théâtre anglais* (1795, 5 vol. in-8°); son autobiographie, sous le titre de *Professionnal life of Ch. Dibdin* (1802, 4 vol. in-8°) et quelques autres ouvrages de peu de valeur. Une nouvelle édition de ses chansons, avec illustrations par George Cruiskhank, a paru à Londres en 1850.

DIBDIN (Thomas), fils du précédent, acteur et auteur comme lui, né à Londres en 1772, mort en 1842. Il eut Garrick pour parrain, débuta à quatre ans dans un rôle de Cupidon, s'engagea, tout jeune encore, dans une troupe ambulante, et passa enfin au théâtre de Covent-Garden. Pendant les quatorze années qu'il y resta, il y fit jouer un grand nombre de pièces, dans lesquelles se trouve, à défaut de beaucoup d'art ou de talent, une gaieté communicative et, en grande abondance, une verve facile et populaire. Le théâtre d'Astley gagna 13,000 livres sterling (325,000 francs) avec son *Fougueux courrier*, et Covent-Garden plus de 25,000 (environ 510,000 francs) avec sa *Mère-l'Oie*. Cependant, fidèle aux traditions paternelles, il mourut dans l'indigence.

DIBDIN (Thomas Frognall), le bibliographe le plus distingué de l'Angleterre, neveu de Charles Dibdin, né à Kensington en 1776, mort en 1847. Il entra dans les ordres, devint chapelain du roi, débuta dans la carrière des lettres par un recueil de poésies médiocres (1797), et se livra ensuite tout entier à l'étude de la bibliographie, pour laquelle il avait une véritable passion. A cette époque, la guerre fermant aux amateurs anglais l'accès du continent, les livres rares se vendaient à Londres à des prix fabuleux. Dibdin publia, en 1809 et en 1811, un écrit intitulé : *Bibliomania, or book madness* (bibliomanie, ou folie des livres), où il mettait en scène, sous des noms supposés, mais transparents, les collectionneurs les plus connus par leurs excentricités dans les ventes. Cet ouvrage, plein d'*humour*, n'empêcha pas que l'année suivante, à la vente du duc de Roxburghe, un exemplaire du *Décaméron*, de Boccace, édition de 1743, ne fût poussé à 53,000 francs. On fonda, à cette occasion, le *Boxburgh club*, société de bibliomanes, dont Dibdin devint secrétaire. Lorsque les événements de 1814 eurent permis aux Anglais d'exploiter les riches trésors bibliographiques de la France, ils en profitèrent largement : que de manuscrits, que de livres rares ont passé de nos mains dans leurs bibliothèques privées ou dans leurs dépôts publics! Comment lutter avec ces millionnaires impatients qui ne reculent jamais devant les prix les plus énormes? Cependant, après la révolution de juillet 1830, soit que les commotions politiques dont l'Europe devint le théâtre eussent rendu timides les plus ardents, soit que plusieurs d'entre eux fussent morts, le zèle se refroidit beaucoup. Cette réaction inspira à Dibdin une contre-partie de sa *Bibliomanie*, la *Bibliophobia* (1836), qui est, pour ainsi dire, son testament bibliographique. Il abandonne ses compatriotes à leur indifférence pour les sublimes mystères dont il avait été un des interprètes les plus illustres. Ses ouvrages se ressentent souvent de la hâte avec laquelle ils ont été faits; on y trouve des omissions en même temps que de la prolixité, des erreurs, des jugements hasardés, mais aussi de la finesse, et une foule d'anecdotes piquantes. Ils sont généralement d'une exécution remarquable, soit au point de vue de la typographie, soit sous le rapport des gravures. A ceux que nous avons cités nous ajouterons les suivants : *Antiquités bibliographiques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande* (Londres, 1810-1819, 4 vol. in-4°); *Bibliotheca spenceriana* (1814-1815, 4 vol. in-8°), publication somptueuse, complétée par l'*Ædes Althorpisnia* (1822, 2 vol. in-8°); *Bibliographical Decameron* (1817, 3 vol. in-8°), livre unique dans son genre, contenant l'histoire de la calligraphie, de l'enluminure des manuscrits, de l'art typographique, de la reliure, etc.; *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France et en Allemagne* (1821, 3 vol. in-8°), traduit, pour la partie de la France (1825, 4 vol. in-8°), par Licquet et Crapelet, qui ont relevé beaucoup d'erreurs de l'auteur anglais, et des inconvenances grossières dont il s'était rendu coupable à l'égard des personnes qui lui avaient fourni des renseignements pendant son séjour à Rouen et à Paris; *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque dans les comtés du nord de l'Angleterre et en Ecosse* (1838, 2 vol. in-8°), ouvrage où la bibliographie n'occupe qu'une place secondaire. « Les productions de Dibdin, dit M. G. Brunet, faites pour les bibliomanes, furent parfois critiquées dans les revues, ce qui le chagrinait beaucoup. On regrette que ces somptueux ouvrages n'aient pas été rédigés avec plus de méthode et avec moins de prétention à l'*humour;* cependant on les consulte avec fruit, on admire les gravures qui les embellissent et on reconnaît dans leur auteur le bibliographe le plus passionné qu'ait jamais eu la Grande-Bretagne. » Bien qu'il eût été nommé, en 1824, recteur de l'église Sainte-Marie, à Londres, et qu'il eût produit un grand nombre d'ouvrages, Dibdin n'en vécut pas moins constamment dans un état voisin de la gêne. Il a écrit sa propre histoire, sous le titre de *Souvenirs d'une vie littéraire* (1836, 2 vol. in-8°).

DIBIL-AL-KHOZZAY, poëte arabe, né à Koufah en 765 de notre ère, mort en 860. Il appartenait à la tribu de Khozza et avait reçu le surnom de *Dibil*, qui signifie *vieux chameau*. Quant à son nom véritable, il est inconnu. Ce poëte, qui par son esprit avait gagné la faveur des califes Haroun-al-Raschid et Mamoun, passa plusieurs années à Bagdad, fit un voyage dans le Khorassan, en compagnie de l'iman Ali-al-Ridha, devint gouverneur de Semendjan, dans le Tokharistan, et mourut à Thyb, non loin de Vacith. Dibil maniait surtout avec une grande habileté l'épigramme, et les plus hauts personnages, le calife lui-même, n'étaient pas à l'abri de ses traits satiriques. On a de lui un *Divan* ou *Recueil de vers*, composé d'odes et de poésies légères.

DIBIO ou **DIVIO**, nom latin de DIJON.

DIBOLIE s. f. (di-bo-lî — du préf. *di*, et du gr. *bolê*, dard). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la tribu des altises.

DIBON (Roger), médecin français, né en 1687, mort en 1777. Il était chirurgien des Cent-Suisses de la garde royale française. Il attacha une grande notoriété à son nom en préconisant un prétendu spécifique contre les maladies vénériennes. Cet empirique, dont l'effronterie n'avait d'égale que son ignorance, dit la *Biographie médicale*, a composé un assez grand nombre d'opuscules tombés dans un juste oubli et une *Dissertation sur les maladies vénériennes*, etc. (Paris, 1724-1725, 2 vol. in-12), qu'il avait achetée d'un médecin, lequel se vit contraint d'en appeler aux tribunaux pour obtenir de Dibon la somme promise par lui.

DIBONG ou **DIHONG**, rivière du Thibet, un des principaux affluents du Brahmapoutra. Les sources n'en sont pas connues; elle vient du N.-E., entre dans l'Assam supérieur sous le 28e degré de lat. N. et, près de Sadiyak, capitale de cette province, se jette dans le Brahmapoutra, auquel elle apporte un immense volume d'eau. On croit que cette rivière est la même que celle qui est appelée par les Thibétains *Sampou* ou *Yaru tsangbotsin.*

DIBOTHRIORHYNQUE s. m. (di-bo-tri-o-rain-ke — du préf. *di*, et du gr. *bothrion*, fossette; *rugchos*, bec). Helminth. Genre de vers intestinaux : *Les* DIBOTHRIORHYNQUES *ont le corps assez court.* (P. Gervais.)

DIBOTHRIDE adj. (di-bo-tri-de — du préf. *di*, et du gr. *bothrion*, fossette). Helminth. Se dit des bothriocéphales, qui ont deux fossettes sur les côtés de la tête.

DIBRANCHE adj. (di-bran-che — du préf. *di*, et de *branchies*). Crust. Qui a des branchies à deux feuillets.

— s. m. pl. Section du groupe des cirripèdes, comprenant les espèces dont les branchies consistent en deux feuillets.

DIBRAQUE s. m. (di-bra-ke — du préf. *di*, et du gr. *brachus*, court). Gramm. Pied de vers grec ou latin formé de deux brèves.

DIBROMOPYROTARTRIQUE adj. (di-bro-mo-pi-ro-tar-tri-ke). Se dit d'un acide qui se forme par l'action du brome sur l'acide itaconique. V. PYROTARTRIQUE.

DIBSÉ s. m. (di-bsé). Espèce de sucre de raisin.

DIBUTADES, artiste et potier grec, de Sicyone, qui vivait à une époque assez reculée, mais qu'on ne saurait fixer avec précision. Il avait une fille nommée Kora, qu'on désigne aussi sous le nom de « la vierge de Corinthe. » Elle était belle, partant aimée, amoureuse aussi. Un soir, que le « choisi de son cœur » était resté près d'elle longtemps, très-longtemps (c'était une visite d'adieu), et qu'il s'était laissé aller au sommeil, elle aperçut tout à coup sur la muraille le contour de l'ombre que projetait le visage du dormeur, éclairé par un flambeau : c'était son profil fidèlement tracé. Vite elle court au foyer et y prend un morceau de braise éteinte, avec le bout de laquelle elle suit les lignes de l'image chérie. Qu'il parte maintenant le jeune homme aimé de Kora, il ne partira pas tout entier.

Dibutades, à la vue de ces simples linéaments, qui indiquaient une forme, qui représentaient un homme, fut frappé. Or, nous sommes à Sicyone, la ville de la Grèce qui, avec Corinthe, fut la première à aimer les arts et les cultiva avec le plus de passion; Sicyone qui vit naître Dédale, auquel la pensée vint un jour d'ouvrir les paupières aux statues et de détacher leurs mains et leurs pieds; qui vit naître Eupompe, maître de Pausias et de Pamphile, de Pamphile, maître du grand Apelle. Dibutades était bien de Sicyone, méritait bien d'y être né; il était potier, avons-nous dit, mais potier de génie et la terre glaise pétrie par ses doigts était préférée par les anciens au marbre, à l'albâtre, aux métaux les plus précieux.

Que fit le père de Kora? Il imagina de remplir le profil circonscrit sur la muraille avec de l'argile détrempée, et de soumettre au feu ce médaillon, comme il faisait des autres poteries. Ainsi, du même coup, et par un miracle d'amour, le dessin et la plastique auraient été découverts.

On rapporte que ce premier bas-relief fut pieusement conservé à Corinthe, jusqu'au temps où cette ville des élégances et du plaisir, ce boudoir de la Grèce, fut saccagée par le consul Mummius.

Telle est la légende, toute gracieuse et charmante, toute poétique, et, en vérité, ne vaut-il pas mieux y ajouter foi que de croire aux prétentions des Egyptiens, par exemple, qui disent avoir découvert la peinture et la sculpture 10,000 ans avant les Grecs et se glorifient d'avoir été leurs maîtres? (Pline, liv. XXXV, chap. III, tome II, p. 61.) Quelques historiens ont attribué à Dibutades l'invention de la roue à potier, que d'autres ont revendiquée pour Hyperbius, d'autres pour Thalos, etc.

DICACITÉ s. f. (di-ka-si-té — lat. *dicacitas*). Raillerie piquante : *Il sentait mieux que personne les travers et les ridicules, ce qui donnait souvent matière à ses* DICACITÉS. (Desfontaines.)

A ce monde faux et frivole,
Et des vrais plaisirs dégoûté,
Laissons une odieuse école
De luxe et de *dicacité.*
BÉRANGER.

‖ Inus.

DICÆARCHIA, nom primitif de PUTÉOLI.

DICÆLE s. m. (di-cè-le). Entom. Genre d'insectes coléoptères de la famille des carabiques.

DICAGE s. m. (di-ka-je). Anc. cout. Nom que l'on donnait, dans la Flandre maritime, à tous les ouvrages destinés à l'écoulement des eaux ou au dessèchement des terres. ‖ Nom donné aussi à l'administration chargée de surveiller ces travaux.

DICALYX s. m. (di-ka-likss — du préf. *di*, et du gr. *kalux*, calice). Bot. Genre de la famille des théacées, qui habite l'Asie tropicale. ‖ On dit aussi DICALICE.

DICARÈTE s. m. (di-ka-rè-te — du gr. *dikê*, justice; *aretê*, vertu). Hist. relig. Nom que se donnaient les manichéens.

DICARPE adj. (di-kar-pe — du préf. *di*, et du gr. *karpos*, fruit). Bot. Qui porte deux fruits, ou qui fructifie deux fois.

DICARPELLAIRE adj. (di-kar-pè-lè-re — du préf. *di*, et de *carpellaire*). Bot. Qui a deux carpelles : *Fruit* DICARPELLAIRE.